

Fictions de l'universalité du savoir dans la *Physiologie du goût* de Brillat-Savarin

Valérie Stiénon

Aspirante du F.R.S.-FNRS – Université de Liège

Référence de cet article :

STIÉNON Valérie, « Fictions de l'universalité du savoir dans la *Physiologie du goût* de Brillat-Savarin », dans *Signes, Discours et Sociétés*, n° 1 « Interculturalité et intercommunication », parution 21 mai 2008, mise en ligne juin 2008. URL: <http://www.revue-signes.info/document.php?id=201>.

Résumé

Alors que rien dans sa profession ni ses écrits ne semblait particulièrement l'y prédisposer, pourquoi Brillat-Savarin, homme politique et magistrat issu de la région de Belley dans l'Est de la France, né au milieu du XVIII^e siècle et actif jusque dans le premier quart du XIX^e siècle, est-il devenu de nos jours et grâce à la seule *Physiologie du goût* une référence majeure et un représentant incontournable du bon goût français en matière de gastronomie ? Écrit sur le tard et paru anonymement en 1826, son traité mêlant aphorismes, anecdotes personnelles, recettes et conseils prodigués à tout amateur de bonne chère soucieux de l'art et du plaisir de la table, demeure un modèle du savoir-manger qui amorce une théorisation légère, esquissant le profil du bon maître de maison et consignait les lieux et les modalités de la convivialité gastronomique. Se succèdent et s'amalgament ainsi, au fil de nombreux chapitres brefs et variés présentés comme autant de « Méditations », des considérations philosophico-morales, des informations historiques et des observations médicales. Afin de comprendre comment – et d'évaluer dans quelle mesure – cette *Physiologie du goût* a pu devenir une « Physiologie du bon goût » se programmant un vaste lectorat et jetant les bases d'un modèle normatif appelé à une importante postérité, le présent article est consacré à l'étude des modalités discursives et du dispositif énonciatif mis en place par l'économie de ce texte. L'étude aboutit au constat suivant : si cette œuvre a pu idéalement s'inscrire dans un discours de l'universalité française, c'est parce qu'elle s'appuie sur un parisianisme insistant, recourt au développement d'une fiction de complicité avec le lecteur et met en place la pragmatique d'une relation didactique fondée sur un rapport ambigu à la référence scientifique, entre scientificité et pseudo-science.

Mots-clés

Discours scientifique, physiologie littéraire (genre), énonciation, universalisme, cosmopolitisme

Abstract

While nothing in his profession nor in his writings seemed to announce it, why did Brillat-Savarin, a politician and a magistrate from the region of Belley (eastern France) born in the middle of the Eighteenth Century and active until the first quarter of the Nineteenth Century, become with his single *Physiologie du goût* an important reference of French good taste in the field of gastronomy ? Written on the late and published anonymously in 1826, this treatise mixing aphorisms, personal anecdotes, recipes and advices given to any person careful to the

good food and to the gastronomic pleasures, remains a model of « savoir-manger » which contains a theorization outlining the qualities to be a good householder and pointing out the places and the manners in gourmet friendliness. In many short and varied chapters entitled "Meditations", the *Physiologie* amalgamates philosophical and moral considerations, historical informations and medical coments. To understand and to evaluate the reasons that can explain how this *Physiology of taste* has become a "Physiology of good taste" programming a large readership and laying the foundations for a normative model that would enjoy a significant posterity, this paper study the discursive and enunciative processes used in Brillat-Savarin's text. The study leads to the following observation : this work has been conveniently fit into a discourse of French universalism thanks to an insisting parisianism, resorting to the development of a fictional complicity with the reader, through the establishment of a pragmatic based on a special didactic relationship and on an ambiguous reference to science.

Keywords

Scientific discourse, Physiology (literary kind), enunciation, universalism, cosmopolitanism

I. L'homme qui porte le même nom qu'un fromage

Depuis sa parution en 1826¹ et au fil des nombreuses rééditions témoignant de son succès, la *Physiologie du goût* demeure reçue comme l'œuvre d'un grand gastronome français. Elle est cependant davantage commentée qu'elle n'est réellement lue, quand elle ne se trouve pas simplement réduite aux quelques aphorismes immuables ayant efficacement assuré son passage à la postérité. On se souvient des fameux « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es », « Un dessert sans fromage est une belle à qui il manque un œil » et « On devient cuisinier, mais on naît rôtiisseur ». En vérité, Jean Anthelme Brillat-Savarin n'a rien d'un écrivain, tout au plus est-il un lettré, un homme instruit évoluant dans la magistrature, juriste de profession et conseiller à la Cour de cassation. Il a tout, en revanche, de l'auteur « Ancien Régime » contribuant au système des Belles-Lettres par l'écriture de plusieurs traités rédigés dans l'orbite de ses activités professionnelles. Lorsqu'en fin de vie, à septante et un ans, il fait paraître sa *Physiologie* sous couvert d'un anonymat² qui lui permet de diffuser un ouvrage dont la complaisante badinerie contraste trop avec la solennité de sa carrière de magistrat, il ignore qu'il est sur le point d'être emporté par une pneumonie, laissant derrière lui un texte original, prometteur et précurseur.

Précurseur ? Cette œuvre est en effet l'une des premières³ réalisations du petit genre éditorial de la physiologie littéraire⁴, à la mode dans la première moitié du XIX^e siècle. Cette mode est à l'origine de brèves monographies parisiennes parentes de l'étude de mœurs et du traité scientifique, employées à décrire des objets, des lieux de sociabilité ou des catégories humaines fixées en types sociaux, moraux ou professionnels : bourgeois, médecin, lorette, étudiant, poète, flâneur, etc. Quatre ans après celle de Brillat-Savarin paraît la *Physiologie du*

¹ Annoncée dans la *Bibliographie de la France* le 10 décembre 1825.

² Le nom de l'auteur n'apparaît que sur l'édition de 1838, premier volume qui inaugure par ailleurs la « Bibliothèque Charpentier ».

³ Dans son très utile « Répertoire des Physiologies » (*Études de presse*. Nouvelle série. 1957, vol. IX, n° 17, pp. 13-58), Andrée Lhéritier signale, avant l'œuvre de Brillat-Savarin, celle du Baron Jean-Louis Alibert, auteur d'une *Physiologie des passions* parue en 1825. Il s'agit cependant davantage d'un ouvrage de vulgarisation scientifique que d'une première occurrence du genre physiologique, dont elle ne possède ni le ton, ni l'humour.

⁴ Pour une étude d'ensemble de ce corpus, on peut lire avec profit le travail de Nathalie Preiss : *Les Physiologies en France au XIX^e siècle. Étude historique, littéraire et stylistique*. Mont-de-Marsan : Éditions InterUniversitaires, 1999.

*mariage*⁵ de Balzac. En manière d'hommage, ce dernier consacrera en 1835 dans la *Biographie* Michaud⁶ une notice signée *B-z-c.* qui reconnaît les « qualités littéraires peu communes » de l'œuvre de Brillat-Savarin, appréciant « le travail d'une plume amusée » et saluant le geste de vulgarisation (« un des principaux mérites de cet auteur est d'avoir fait lire à la masse un livre plein d'idées justes »)⁷. Si la *Physiologie du goût* inaugure l'occurrence du terme « physiologie » dans un sens nouveau et dans une acception littéraire, c'est en raison de la légèreté affichée de ces « Méditations de gastronomie transcendante » qui juxtaposent, sur un ton mi-sérieux mi-amusé, des réflexions humoristiques, des digressions anecdotiques et des apophtegmes s'affichant comme autant de pastiches du style scientifique.

Curieusement érigé en grand gastronome français suite au succès largement posthume de sa seule œuvre dans le domaine de la gastronomie, de surcroît publiée anonymement de son vivant, Brillat-Savarin s'est rétrospectivement mué en représentant de la culture française, se voyant même concédé l'honneur qu'un fromage soit baptisé de son nom... Il n'est certes pas le seul auteur d'un livre sur la gastronomie. Il s'inscrit d'ailleurs dans une tradition d'ouvrages culinaires et gastronomiques représentée, entre autres, par l'*Almanach des gourmands* de son contemporain Grimod de La Reynière. Mais c'est de lui seul que l'on se souvient prioritairement comme référence autorisée en la matière. Les lignes suivantes ne se consacrent pas à une étude des modalités socio-historiques selon lesquelles la France a pu faire de la *Physiologie du goût* une « physiologie du bon goût » en intégrant son auteur au panthéon des incontournables pourvoyeurs de francité. Elles visent en revanche à examiner comment le dispositif pragmatique mis en place par le texte a pu contribuer à préparer cette réception en inscrivant idéalement l'œuvre dans un discours français de l'universalisme. Plus précisément, il s'agira d'appréhender les images culturelles concernant la diététique, la gastronomie et l'art de la table en ce qu'elles sont construites et véhiculées par le discours d'un énonciateur aspirant à formuler des vérités générales, et qui, à cette fin, recourt à la forme du faux traité philosophique et convoque diverses disciplines scientifiques (histoire, ethnographie, anthropologie, médecine). Cette approche permettra d'éprouver la notion d'intercommunication en l'appliquant à l'examen de la place du lecteur implicite dans ce texte qui met en scène une fiction de l'échange du savoir et se fonde sur une relation didactique particulière.

II. Paris, « reine du monde »

En conjuguant l'étude de mœurs au « témoignage ethnologique sur le bourgeois de la Restauration »⁸, la *Physiologie du goût* se vouait inévitablement à traiter de culture. D'autant que la définition de la gastronomie façon Brillat-Savarin conçoit clairement celle-ci comme une ramification de l'anthropologie : « La gastronomie est la connaissance raisonnée de tout ce qui a rapport à l'homme, en tant qu'il se nourrit. » (p. 62)⁹ Le troisième aphorisme en introduction de l'œuvre l'affirmait déjà d'emblée : « la destinée des nations dépend de la manière dont elles se nourrissent » (p. 19). Et la gastronomie, variant en fonction de ces

⁵ Annoncée dans la *Bibliographie de la France* le 26 décembre 1829.

⁶ Brillat-Savarin. In *Biographie universelle ancienne et moderne*, t. V. Paris : Michaud Frères, 1811-1862, pp. 535-538.

⁷ À propos des aléas du rapport entre les physiologies respectives de Brillat-Savarin et de Balzac, on peut se reporter à l'article de Pierre-Georges CASTEX : « Balzac et Brillat-Savarin. Sur une préface à la *Physiologie du goût* » (*L'Année balzacienne*, 1979, pp. 7-14).

⁸ ROUDAUT, Jean. Anthelme Brillat-Savarin : Mythologie gastronomique. Manger pour rêver. *La Nouvelle Revue Française*. Novembre 1981, n° 346, p. 182.

⁹ Toutes les numérotations de pages incluses dans le texte du présent article renvoient à l'édition Flammarion de 1982 (coll. « Champs »).

« nations », ne peut manquer d'engager des conceptions et des représentations socio-culturelles elles-mêmes ancrées dans une historicité précise et rapportables à diverses traditions ethniques. À plusieurs reprises d'ailleurs, la *Physiologie* procède ponctuellement à des mises en scène de rapports entre nations, occasion s'il en est de véhiculer ethnotypes et poncifs raciaux.

C'est cependant depuis le point de vue français qu'est considérée toute variation culturelle. Certes, le lien entre nourriture et francité n'est pas nouveau. Mais comme le remarque Beatrice Fink, « Brillat-Savarin was certainly not the first to establish a link between food and Frenchness, though he was the first to do so systematically. »¹⁰ Et ce qui ressort avec netteté est la récurrence et l'intensité assertorique de l'affirmation d'une précellence française. Les formules abondent, qui convergent dans leur commune confirmation de ce présupposé. Lorsqu'il ne qualifie pas la France de « ville reine » (p. 144) ou de « capitale de l'univers » (p. 41), à propos de la coquetterie « qui est née en France, qui n'a de nom qu'en français » (*ibid.*), l'auteur de la *Physiologie* fait l'éloge de Paris en « reine du monde » (p. 297). À l'occasion d'un échange dialogué fictif entre l'auteur métatextuellement désigné comme tel et son « Ami », s'installe significativement une gradation géographique prenant naissance dans la capitale française et s'étendant progressivement au monde : « Mais je révélerai à tout Paris (*me redressant*), à toute la France (*me rengorgeant*), à l'univers entier, le seul défaut que je te connaisse. » (p. 25). Plus loin, et à propos de soupe, figure ce passage placé sous la caution d'une fausse généralité faisant office de lieu commun et appuyée sur une anecdote autobiographique en guise de preuve : « On convient généralement qu'on ne mange nulle part d'aussi bon potage qu'en France ; et j'ai trouvé, dans mes voyages, la confirmation de cette vérité. » (p. 81). Ce franco-centrisme n'est pas limité à la seule gastronomie, puisque, non sans une once d'orgueil patriotique, l'auteur se réclame stylistiquement d'un certain patrimoine littéraire français (Rousseau excepté) : « Je devrais écrire à merveille ; car Voltaire, Jean-Jacques, Fénelon, Buffon, et plus tard Cochin et d'Aguesseau, ont été mes auteurs favoris ; je les sais par cœur. » (p. 36)

Quant à elle, la capitale ne manque pas d'occuper la place centrale. Même lorsque Brillat-Savarin mentionne sa contrée natale, l'arrondissement de Belley dans l'Ain, c'est encore pour la situer dans son rapport périphérique à une ville de Paris recevant une large fraction de son contingent de médecins en provenance de celle-là (p. 27). En son temps et en d'autres circonstances, l'auteur a d'ailleurs lui-même suivi ce chemin balisé : « J'espère que tout lecteur bien né pardonnera cette digression à un vieillard, à qui trente-cinq ans de séjour à Paris n'ont fait oublier ni son pays ni ses compatriotes. » (p. 31) Sous des apparences de réhabilitation nostalgique de la province, c'est la prééminence du centre parisien qui se trouve implicitement et paradoxalement signifiée, en tant que destination incontournable pour une carrière réussie. Et l'autoproclamé « gastronome patriote » (p. 149) va jusqu'à s'efforcer de déceler dans la cuisine parisienne un cosmopolitisme intrinsèquement fondamental : « un repas tel qu'on peut l'avoir à Paris est un tout cosmopolite où chaque partie du monde comparait par ses productions. » (p. 285)¹¹.

Par l'effet pernicieux d'un pseudo-universalisme participant à la négation de toute forme de véritable interculturalité, la culture parisienne est ouvertement mise à l'honneur et érigée en norme à l'aune de laquelle sont mesurés, comme autant d'écartés, les usages gastronomiques des « nations » non françaises. Le dispositif énonciatif du texte contribue lui

¹⁰ FINK, Beatrice. Brillat-Savarin and the destiny of nations. In O'DEA, Michael, WHELAN, Kevin (éds). *Nations and Nationalisms : France, Britain, Ireland and the eighteenth-century context*. Oxford : Voltaire Foundation, 1995, p. 359.

¹¹ Pour le redire avec Beatrice Fink : « While claiming to speak in terms of scientific generality, the author, needless to say, constantly has France in mind, given examples drawn from French history and geography, and references to Paris such as 'la ville reine', among other indications. », *art. cité*, p. 364.

aussi, subtilement mais non moins efficacement, à cette uniformisation franco-centriste des représentations culturelles construites et véhiculées par l'œuvre de Brillat-Savarin.

III. Duplicités énonciatives

La *Physiologie du goût* est conçue sur une succession d'appareils textuels brefs, variés et créatifs (des aphorismes, un dialogue fictif, une note biographique, une préface) précisant le cadre pragmatique de l'œuvre et instaurant son protocole de lecture. Le franchissement progressif de ces « seuils » textuels engendrés par un chapitrage très morcelé contribue tout à la fois à renseigner sur la facture de l'œuvre, à l'explicitier et à motiver le projet d'écriture, ce qui a pour effet de structurer ce traité en lui donnant des apparences de clarté, de lisibilité et de cohérence. Le souci affiché d'instaurer un pacte de lecture contraste cependant avec une certaine complaisance dans l'exhibition du manque de travail et d'effort de composition du texte. Ce contraste est à l'origine d'un paradoxe pragmatique consistant à présenter avec beaucoup de précautions un *work in progress* qui s'auto-commente et ne cesse de référer au moment, aux conditions et aux modalités de sa réalisation, pour mieux dire le travail qu'a coûté sa mise en œuvre¹².

Les réajustements métatextuels d'une facture composite, voire brouillonne, de la *Physiologie* se doublent d'autres ambiguïtés. De celle, notamment, qui consiste à annoncer un ouvrage philosophique à prétention « transcendante » tout en lui réduisant aussitôt sa portée pragmatique aux seuls Parisiens à qui il est dédié dans son titre complet : « Physiologie du goût ou Méditations de gastronomie transcendante. Ouvrage théorique, historique et à l'ordre du jour, dédié aux gastronomes parisiens, par un professeur, membre de plusieurs sociétés littéraires et savantes ». L'intercommunication mise en place par le texte se précise donc prioritairement et explicitement entre un savant et une poignée de gastronomes très localement circonscrits, par le biais du déploiement d'une réflexion dont la première caractéristique est cependant d'être de portée générale. S'il ne s'agit pas là d'une volonté de réduction du lectorat potentiel, c'est toutefois l'occasion manifeste de valoriser et de privilégier, en les détachant sur le fond de tous les autres lecteurs, les Parisiens qui sont les premiers récepteurs de ce texte initialement publié à Paris, chez Sautélet.

Ces ambiguïtés concernant la facture du texte et la programmation de son lectorat annoncent d'autres duplicités énonciatives que l'on envisage ci-dessous, en détaillant successivement et dans leur complémentarité 1° les mises en scène discursives de l'auteur en tant qu'énonciateur ayant à assumer une responsabilité particulière et à émettre certaines vérités, 2° la spatio-temporalité par rapport à laquelle se construisent des scènes d'énonciation qui programment et conditionnent la réception du texte, 3° les modèles scientifiques mobilisés par l'énonciateur lorsqu'il se situe par rapport aux savoirs socio-culturels véhiculés dans son discours.

A. Un cas de personnalités multiples

C'est dans des bribes autobiographiques et des amorces de récit personnel que se donne à connaître l'auteur, assimilant de la sorte sa responsabilité énonciative à celle de l'énonciateur principal. Remarquable est la quantité et la variété des identités discursives ainsi

¹² On n'en cite ici qu'un exemple parmi de très nombreux autres, celui de cette prétention métatextuelle : « Ici, j'avais l'intention de placer un petit traité de chimie alimentaire [...] ; mais j'ai été arrêté par la réflexion que je ne pouvais guère remplir cette tâche qu'en copiant les excellents traités de chimie qui sont entre les mains de tout le monde. » (p. 74).

endossées par un énonciateur tour à tour professeur (dispensant des aphorismes en ouverture du texte), vieillard (se livrant, dans la Préface, à l'occupation amusante de mettre en ordre les éléments d'un brouillon), inventeur (d'un curieux « irrorateur ») et médecin (s'identifiant à des modèles scientifiques présentés comme ses homologues ou ses amis). On trouve même, significativement, l'expression d'une paratopie¹³ consistant à décrire la position d'entre-deux inhérente à l'écrivain, à la fois dans le monde (« tumulte de la société », p. 35) et hors de lui (« silence du cabinet », *ibid.*). L'abondante caractérisation autoréflexive d'un auteur-énonciateur déclinant sans cesse son identité et retouchant constamment son image textuelle participe à la constitution du scénario auctorial qui assure au lecteur une meilleure connaissance de la source énonciative du savoir, conférant à celle-ci une plus grande caution. Anecdotier, l'auteur accrédite d'autant plus efficacement son dire qu'il s'y investit « personnellement ». Que l'on pense au passage où il se caractérise comme ancien obèse potentiellement classable dans la catégorie qu'il traite, ce qui contribue à fonder sa parole comme celle d'un spécialiste parfaitement au fait de ce dont il parle (p. 216). Tel est aussi le cas de la scénographie du vieillard, qui reconduit le *topos* de la sagesse, annonçant et autorisant la profération d'une parole vraie et réfléchie émanant d'un vieil homme qui, tel le héros de l'*Odyssée*, a fait de bons voyages : « Est-ce de ma faute si je suis comme Ulysse, qui avait vu les mœurs et les villes de beaucoup de peuples ? » (p. 35). Notons encore que c'est dans le même sens qu'abondent les citations latines qui émaillent la *Physiologie*, sollicitant dans la tradition gréco-latine la sagesse des Anciens (Homère, Juvénal, Horace, Lucain, Virgile, Ovide, Martial, Catulle, Gallus, etc.).

C'est pourtant sous les atours discursifs d'un « médecin-amateur » (p. 34), d'un expérimentateur, d'un savant dilettante que se présente l'auteur, se situant de la sorte en marge du groupe des savants qu'il connaît cependant bien, puisque qu'il les côtoie, fût-ce fictivement : l'« ami » avec lequel il se met en scène discutant n'est autre que le docteur Richerand. La grande variété des modalités discursives et leur rapide succession se trouve uniformisée par cette même scénographie globale oscillant entre une récupération du *topos* de la science amusante ou facile et une convocation de la science sérieuse dont seuls sont affichés les signes les plus extérieurs.

L'insertion de passages explicitement autobiographiques dans un traité prétendant à une forme de scientificité pose le délicat problème des deux pôles difficilement conciliables de la subjectivité et de l'objectivité. Si celles-ci ne sont jamais que les deux extrêmes d'une même échelle de nuances ne se laissant appréhender que dans la modulation de leurs divers degrés¹⁴, on note cependant de façon très nette dans la *Physiologie* l'intrication d'un plan d'énonciation personnel, particularisé, et d'un plan davantage impersonnel et à validité générale, celui de l'assertion des aphorismes, de la formulation des définitions et de la convocation de diverses disciplines dont la plupart ne sont pas encore pensées comme telles à l'époque de la rédaction du traité (histoire, biologie, économie, sociologie, anthropologie, etc.). La rupture la plus nette entre ces deux plans se marque exemplairement dans la succession des « Aphorismes du professeur » et du « Dialogue » : tandis que les premiers participent d'un discours universellement valable et autant que possible dépouillé de ses marques énonciatives, le second déploie une fiction d'interlocution procédant à la mise en abyme de l'auteur conjecturant sur les circonstances de diffusion de son texte.

¹³ Au sens où l'entend Dominique Maingueneau, qui emploie la notion pour désigner la situation problématique de la création littéraire, prise dans l'entre-deux d'un nécessaire ancrage dans la société et d'une impossibilité de se confondre tout à fait avec elle.

¹⁴ La péremption de cette fausse dichotomie subjectivité-objectivité » est exemplairement enregistrée par Roland Barthes, qui explique dans *S/Z* que la subjectivité n'est que le résultat de l'infinité des codes qui font advenir le sujet du texte, ce qui lui confère la même généralité que les stéréotypes en tout genre qui constituent le sujet, tandis que l'objectivité n'est autre que l'une des modalités de la subjectivité, celle qui précisément nie l'expression du sujet (*Œuvres complètes*, t. III. Paris : Seuil, 2002, p. 126).

B. Maintenant – toujours / ici – partout

On ne saurait trop insister sur la particularité de ce texte à la fois écrit et s'exhibant en train de s'écrire (« je souriais en écrivant cet article », note p. 28), support d'une parole se corrigeant et s'autojustifiant à mesure qu'elle s'énonce. L'énonciateur se met en scène exposant les choses en temps réel, quitte à forcer, à grand renfort de déictiques, la coïncidence entre le temps de l'énonciation et celui de la lecture supposée. On mesure tout l'écart qui sépare cette vérité immédiate et temporellement précaire construite par le plan embrayé du discours, de celle des aphorismes, des velléités taxinomiques et des bribes définitionnelles destinées à servir de « base éternelle à la science » (p. 19) et appartenant à un plan discursif non embrayé.

Concernant cette fois non la temporalité mais la spatialité, on a déjà indiqué combien la France et sa capitale se portaient garantes d'universalité, leurs préceptes et leur point de vue étant destinés à surplomber et à englober l'ensemble des traditions culturelles gastronomiques. Il arrive que le texte précise le lieu parisien de sa propre élaboration scripturale, assimilable au lieu d'énonciation. C'est précisément le cas d'une note dans laquelle l'auteur se met en scène en train d'écrire à Paris, détaillant la géographie parisienne précise où il se trouve, « entre le Palais-Royal et la Chaussée d'Antin » (p. 174). Telle qu'elle est définie, çà et là, pragmatiquement, dans des adresses au lecteur, l'instance lectoriale implicite est d'ailleurs envisagée sous l'angle du cosmopolitisme : « Je donnerai à mes lecteurs de tous les pays des indications dont ils feront leur profit » (p. 383). Ce qu'exprime encore l'« Envoi aux gastronomes des deux mondes » (pp. 387 et 388) annonçant en guise de clause prophétique le rayonnement international de la gastronomie à partir de la « métropole du monde ».

C. De la « science facile à digérer »

L'énonciateur annonce régulièrement l'ordre dans lequel il compte procéder, les points théoriques qu'il va traiter, quand et pourquoi il envisage de le faire, veillant de la sorte à assurer la cohérence d'un exposé qui se veut réfléchi, ordonné et planifié. Il se met fréquemment en scène en train d'exposer sa rigueur, comme l'indiquent encore ces deux extraits choisis parmi quantité d'autres : « C'est ce qui sera plus amplement développé au chapitre où nous traiterons spécialement du *plaisir de la table* [...]. » (p. 56) ; « Nous avons donc rangé suivant un ordre analytique les théories et les faits qui composent l'ensemble de cette histoire, de manière qu'il puisse en résulter de l'instruction sans fatigue. » (p. 58). À tel point que, plus qu'une quelconque science, c'est elle-même que la *Physiologie* semble prendre pour objet, engendrant un texte qui fonde son propre statut par autoréflexivité.

Conjointement à cette observation d'une science qui ne s'élabore, entre scientificité et pseudo-science¹⁵, que dans la mesure où elle s'expose comme telle, se pose la question des modèles d'information mobilisés. Cette fiction d'imposition de la bonne culture s'appuie en effet sur la volonté affichée de lutter contre les simplifications dues au sens commun, grâce

¹⁵ Avec le sens de la formule qu'on lui connaît, Roland Barthes commente cette ambiguïté en la considérant comme « une ironie de science » dans sa préface de 1975 à la *Physiologie du goût* (BARTHES, Roland. *Lecture de Brillat-Savarin*. In *Œuvres complètes*, t. IV. Paris : Seuil, 2002, p. 814). Le critique-écrivain remarque ainsi que, en fait de véritable science, le gastronome transcendant ne produit que des énoncés ayant pour principale fonction de présenter « une image pure de la proposition scientifique (définition, postulat, axiome, équation) [...] » (*ibid.*, p. 821), « B.-S. parsem[ant] son discours de solennités scientifiques. » (*ibid.*, p. 822).

notamment à la confrontation d'une définition « populaire » et d'une définition « scientifique » de l'aliment (p. 73), ou encore par le biais d'une surenchère sur les dictionnaires des lexicographes de l'époque (p. 141), à propos d'une définition de la gourmandise que l'auteur souhaite particulièrement éviter de voir confondue avec celles de la gloutonnerie et de la voracité, se caractérisant de la sorte comme plus spécialiste que les spécialistes et conférant à sa parole une légitimité émanant du dépassement des sources scientifiques les plus reconnues. Contribuant à donner à l'œuvre la caution que confère la convocation de modèles autorisés, on trouve également l'hommage au docteur Richerand, éminent physiologiste de l'époque. Cet hommage, qui plus tard vaudra avantageusement à l'ouvrage une notice introductive de la part docteur, est appuyé par l'insertion de véritables descriptions d'états physiologiques de l'organisme humain, justifiant au moins partiellement le choix de la partie rhématique du titre de l'œuvre, titre qui, autrement, aurait pu sembler discordant au regard de contenu effectif de celle-ci.

IV. Confabulations avec le lecteur

Dans sa relation complexe à la référence et à l'autorité scientifiques, c'est avant tout par rapport à l'image textuelle de son coénonciateur que se positionne l'énonciateur. À la scénographie de l'informateur exigeant, rigoureux et sélectif dans les savoirs qu'il expose, se superpose celle de l'homme poli, soucieux de ménager le confort et la compréhension du lecteur, respectueux de celui qu'il considère comme son hôte et souhaitant lui dispenser la quintessence de ses observations et réflexions : « J'avais fait sur ce sujet un dialogue qui n'aurait pas été sans attrait ; mais je l'ai supprimé, pour laisser à mes lecteurs le plaisir de le faire chacun à sa manière » (p. 41). Quitte, à l'occasion, à faire montre de quelque fatuité condescendante et affectée : « c'est un bonbon que je mets dans la bouche du lecteur, pour le récompenser de la complaisance qu'il a de me lire avec plaisir. » (p. 175). Le coénonciateur fait même ponctuellement l'objet d'une caractérisation genrée : « Je dédie aux dames la narration que j'en vais faire » (p. 254). Ces réajustements de l'identité discursive du coénonciateur déterminent le profil et les compétences du lecteur potentiel – lui supposant notamment l'instruction requise pour déchiffrer les citations latines qui émaillent le texte – et fondent la fiction d'une complicité textuelle que Brillat-Savarin nomme, d'un des pittoresques néologismes qu'il s'autorise, une « confabulation », c'est-à-dire un entretien familial : « Si, au milieu de ces graves élucubrations, une anecdote piquante, un souvenir aimable, quelque aventure d'une vie agitée, se présentent au bout de la plume, nous la laisserons couler, pour reposer un peu l'attention de nos lecteurs, dont le nombre ne nous effraie point, et avec lesquels, au contraire, nous nous plairons à confabuler ; car, si ce sont des hommes, nous sommes sûrs qu'ils sont aussi indulgents qu'instruits ; et si ce sont des dames, elles sont nécessairement charmantes » (p. 59).

On ne compte plus les figures d'allocution et d'interlocution qui contribuent à la fiction d'une relation pédagogique entre l'auteur et son lecteur. Il n'est pas rare en effet que l'énonciateur se présente comme répondant à une question potentielle du lecteur implicite, participant de la sorte à une mise en scène de la situation de communication souvent convoquée par le discours de vulgarisation scientifique. C'est ce que montre par exemple le passage suivant, auquel on conserve ici toute sa longueur nécessaire : « Mais, dira peut-être le lecteur impatienté, comment donc doit être fait, en l'an de grâce 1825, un repas, pour réunir toutes les conditions qui procurent au suprême degré le plaisir de la table ? Je vais répondre à cette question. Recueillez-vous, lecteurs, et prêtez attention [...] » (p. 174).

Ce dispositif pragmatique ne gagne toute son efficacité qu'associé au procédé discursif le plus remarquable de la *Physiologie du goût* : l'explicitation méta-pragmatique d'un

protocole de lecture fondé sur la dissociation de l'énonciateur principal en un « je » et un « nous ». Le premier est émetteur de l'anecdote personnelle et instigateur de la complicité avec le lecteur, l'autre supporte l'assertion du magistère du Professeur et profère une parole autrement plus autorisée et autoritaire. C'est ce que précise la Préface, déjà grande pourvoyeuse de scénographies auctoriales : « Quand j'écris et parle de *moi* au singulier, cela suppose une confabulation avec le lecteur ; il peut examiner, discuter, douter et même rire. Mais quand je m'arme du redoutable *nous*, je professe ; il faut se soumettre. » (p. 38) Par permutation des déictiques personnels, cette scission de l'instance énonciative permet aisément de rendre lisible la transition d'une parole à l'autre, toutes deux coexistant dans l'unique profération d'une instance clivée. À ces deux facettes de l'énonciateur correspondent au moins deux images de coénonciateurs inscrites à même le texte et, partant, deux instances de réception qui se trouvent ainsi textuellement programmées : le « lecteur » et le « public », alternant de la sorte entre une particularisation individualisante et une généralisation globalisante, l'une faussement intime, l'autre davantage commerciale. Plusieurs coénonciateurs implicites correspondant aux dissociations de l'instance énonciative principale assurent l'articulation nécessaire entre l'ancrage personnel et le rayonnement universel de la *Physiologie du goût*.

Les quelques modalités discursives ainsi examinées montrent comment une parole autorisée, qui édicte des règles de savoir-vivre et de bienséance, s'efforce d'imposer une culture géographiquement et historiquement déterminée. Le dispositif énonciatif ainsi mis en place tente de gommer les obstacles socio-culturels à sa communication en postulant un lecteur complice et en construisant une fiction de discours universellement recevable, appuyé sur un rapport ambigu à la référence scientifique. Par ces procédés pragmatiques, la *Physiologie du goût* se prépare une postérité patrimoniale française et recourt à l'invocation d'un faux cosmopolitisme qui apparaît comme une négation de l'interculturalité.

Références bibliographiques

BARTHES, Roland. Lecture de Brillat-Savarin. In *Œuvres complètes*, t. IV. Paris : Seuil, 2002, pp. 808-826.

Biographie universelle ancienne et moderne, t. V. Paris : Michaud Frères, 1811-1862, pp. 535-538.

BRILLAT-SAVARIN. *Physiologie du goût*. Paris : Flammarion, 1982.

CASTEX, Pierre-Georges. Balzac et Brillat-Savarin. Sur une préface à la *Physiologie du goût*. *L'Année balzacienne*. 1979, pp. 7-14.

FINK, Beatrice. Brillat-Savarin and the destiny of nations. In O'DEA, Michael, WHELAN, Kevin (éds). *Nations and Nationalisms : France, Britain, Ireland and the eighteenth-century context*. Oxford : Voltaire Foundation, 1995, p. 355-367.

LHERITIER, Andrée. Répertoire des Physiologies. *Études de presse*. Nouvelle série. 1957, vol. IX, n° 17, pp.13-58.

MAINGUENEAU, Dominique. *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*. Paris : Armand Colin, 2004.

PREISS, Nathalie. *Les Physiologies en France au XIX^e siècle. Étude historique, littéraire et stylistique*. Mont-de-Marsan : Éditions InterUniversitaires, 1999.

ROUDAUT, Jean. Anthelme Brillat-Savarin : Mythologie gastronomique. Manger pour rêver. *La Nouvelle Revue Française*. Novembre 1981, n° 346, pp. 182-184.